

## LE PAYSAN CONSOMMATEUR : ENJEUX D'UNE PROBLÉMATIQUE

Jean-Pierre Devroey

Le point de départ de ces propos conclusifs pourrait être la formule de Quintilien citée par le défenseur de Descartes, l'oratorien Bernard Lamy : « Toutes les circonstances qui peuvent accompagner une action sont comprises dans ce vers latin [de Quintilien] *Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando*. C'est à dire qu'il faut examiner quel est l'auteur de l'action; quelle est cette action; où elle s'est faite; par quels moyens; pourquoi, comment; quand »<sup>1</sup>. Cette approche un peu scolaire, voire scolastique, traduit le sentiment de l'historien du haut Moyen Âge de devoir se confronter, sans solides moyens d'investigation et d'analyse, à un sujet certes crucial pour la compréhension du rôle de la demande et du marché dans les économies d'Ancien Régime, médiévales et modernes, mais diffus et insuffisamment documenté par les sources, avant le XIII<sup>e</sup> siècle au plus tôt.

### Qui (auteur de l'action) ?

Qui consomme à la campagne ? Il était sans doute impossible d'approfondir cette question fondamentale sans détourner l'objet même des journées vers des taxonomies des catégories sociales. Si la plupart des contributions ont permis d'apercevoir certains aspects de la stature sociale *de* consommateurs à la campagne, aucune n'a traité en préalable de la question de la structure interne des sociétés rurales observées, pour esquisser des typologies sociales et économiques des consommateurs ruraux, de surcroît attentive aux différences géographiques et aux évolutions historiques qui les conditionnent. Or, il me semble indispensable d'au moins différencier pour les désambiguïser, les notions de « paysan » proprement dit – les cultivateurs et leurs familles – et de « rural ». Dans les langues vernaculaires européennes, le paysan a tout d'abord, et pour longtemps, été un rural, l'habitant des campagnes – « Homme, femme de village, de campagne, (*Dictionnaire de l'Académie française*, 4<sup>e</sup> édition, 1762) ». Dans cette acception apparue dans le latin du VI<sup>e</sup> siècle, le terme n'est pas anachronique. Il n'a pris le sens proprement fonctionnel de cultivateur – « Celui, celle qui est de la campagne, qui y vit et s'occupe des travaux de la terre, *Dictionnaire de l'Académie française*, 8<sup>e</sup> édition, 1932-1935 » – qu'au XX<sup>e</sup> siècle dans un sens savant, sans d'ailleurs épuiser les débats entre historiens et sociologues ruralistes sur la question de l'accès à la terre comme caractéristique discriminante ou non de la condition paysanne<sup>2</sup>. Dans le cadre d'une histoire de la consommation, il paraît important de différencier le cultivateur-

---

<sup>1</sup> Citation et traduction française de B. Lamy, *La rhétorique ou l'art de parler*, Paris, 1675, p. 237, cité d'après la 5<sup>e</sup> édition, Amsterdam, 1712, p. 372.

<sup>2</sup> La tradition historiographique française est restée longtemps peu discriminante sur l'usage du terme. Voir par exemple G. Fourquin, *Le paysan d'Occident au Moyen Âge*, Paris, 1972 ou plus récemment L. Feller, *Paysans et seigneurs au Moyen Âge. VIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Paris, 2007. Il en va tout autrement dans le domaine anglo-saxon, notamment chez R. Hilton, « Medieval peasants : Any lessons ? », *The Journal of Peasant Studies*, 1, 1974, p. 207-219 et bien sûr parmi les sociologues ruralistes, voir H. Mendras, « L'invention de la paysannerie. Un moment de l'histoire de la sociologie française d'après-guerre », *Revue française de sociologie*, 2000, p. 539-552.- S. W. Mintz, « A Note on the Definition of Peasantries », *The Journal of Peasant Studies*, 1, 1974, p. 91-106.

paysan qui a accès à la terre (en propriété ou en tenure), et assure donc directement sa subsistance et celle de sa famille, avant de disposer de surplus, et les travailleurs sans terre et leurs familles. Ces deux groupes étaient confrontés non seulement à des réalités matérielles, mais également à des pratiques culturelles différentes, notamment en matière de consommation, mais si une proportion parfois importante des travailleurs, les domestiques en particulier, mais également des hôtes installés sur la terre d'autrui, pouvaient être entretenus « à pot et à feu » par leurs patrons. Mais, cette précaution prise, comme le relevait Marc Bloch en 1930, le « caractère unitaire et égalitaire du 'peuple' et notamment du peuple des campagnes » est « encore une illusion qu'il faut à tout prix rejeter! ... Il y a paysan et paysan, et, entre les diverses couches sociales, non seulement l'habillement, mais l'ameublement, mais la maison même, le genre de vie en un mot, dans toutes ses manifestations extérieures, aident à marquer des différences, que l'archéologie peut nous rendre le grand service de préciser »<sup>3</sup>. Si le paramètre de la stratification sociale est correctement pris en compte par les historiens depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, il est vraisemblable que l'inégalité s'est (toujours ?) imposée au village, comme le soulignait le même Marc Bloch l'année suivante dans *Les caractères originaux*<sup>4</sup> à propos de deux tenanciers du domaine de Saint-Germain-des-Prés à Thiais dans les années 820. Parmi les ruraux, il est donc indispensable de considérer la diversité des pratiques de consommation sous-tendues par l'inégalité des conditions et des statuts économiques et sociaux. La sphère de l'autoconsommation, qui est souvent présentée comme une disposition commune des échanges au sein du village, correspond, dans une proportion variable et toujours difficile à mesurer, aux paysans qui ont accès et cultivent directement la terre, à leurs familles et à leurs aidants domestiques. À côté des cultivateurs, propriétaires libres ou tenanciers des terres agricoles, existent une variété de situations incluant des travailleurs agricoles, journaliers, domestiques, esclaves, hôtes, etc. et des assistés dont les pratiques de consommation étaient nécessairement conditionnées par leurs moyens d'existence : travail contre nourriture, prébende, cash, etc.. C'est sans doute dans ces marges fragiles de la population rurale qu'il était possible d'observer très tôt des pratiques et des cultures de consommation échappant à la chaîne directe production-autoconsommation, pour englober des modalités d'échange aussi différentes que le recours à des biens gratuits dans la nature, ou l'emploi de monnaie. Qu'on les inclue dans le secteur paysan ou non, il faut également tenir compte des relations de la paysannerie, ou de groupes spécifiques en son sein, avec les secteurs non-paysans de la population rurale, artisans, marchands, notaires, clercs résidant de la paroisse ou médiateurs de tous ceux qui s'approprient une part des surplus agricoles, officiers seigneuriaux, sergents, etc. Un tel « test » quant à l'existence de couches sociales séparées plus ou moins profondément au niveau des rapports sociaux de production ou des fonctions au sein du village reste indispensable surtout si l'on songe au succès rencontré récemment par les idées de l'économiste hétérodoxe russe Chayanov et à l'usage holistique qui pourrait être fait du concept de mode de production et de société « paysanne »<sup>5</sup>.

## Quoi ?

L'argumentaire des journées et le rapport introductif ont longuement insisté sur le fait que consommer, en termes économiques, c'est « amener une chose à perdre sa valeur économique par l'usage qu'on en fait pour la satisfaction de besoins individuels ou

---

<sup>3</sup> M. Bloch, « L'art populaire », *Annales d'histoire économique et sociale*, 2, 1930, p. 405-407 (ici p. 406).

<sup>4</sup> M. Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, 2<sup>e</sup> édition, 2 vol., Paris, 1968, p. 195.

<sup>5</sup> Voir notamment l'œuvre majeure de C. Wickham, *Framing the Early Middle Ages. Europe and the Mediterranean, 400-800*, Oxford, 2005 et l'analyse récente de K. Knight, « Agency and ethics, past and present », *Historical Materialism*, 19, 2011, p. 145-174.

collectifs »<sup>6</sup>. Il y a donc inévitablement une « consommation » de l'archéologue fondée sur des restes ou des rebuts de consommation ou des objets ou produits non-consommés, et une « consommation de l'historien » fondée sur les traces écrites laissées par des pratiques économiques ou culturelles. Dans ce dernier cas, il faut insister inlassablement sur le biais inhérent à des témoignages historiques presque toujours produits par les non-paysans qui s'approprient les surplus agricoles. Malgré ces apories, l'exemple de l'analyse isotopique des ossements apporte des premiers résultats encourageants pour une approche qualitative et socialement différenciée des régimes alimentaires. Ces méthodes éclairent des périodes comme le haut Moyen Âge où les sources écrites concernant ces aspects dans les campagnes sont presque totalement inexistantes. Plus tard, cette archéologie de la consommation individuelle n'est malheureusement le plus souvent possible qu'en milieu urbain, car après le XI<sup>e</sup> siècle, la plupart des habitats paysans se trouvent sous les villages actuels (Ruas, Clavel). Il faudra donc attendre les résultats d'une « archéologie dans le village » dont les premiers résultats viennent d'être publiés<sup>7</sup>. L'analyse isotopique vient confirmer les indices archéologiques et historiques d'une forte différenciation sociale dans la consommation des grains entre céréales inférieures, comme le millet par exemple<sup>8</sup>, et les grains à pain comme le froment (voir ci-dessous). Riches surtout sur les plans archéologiques et historiques, les enquêtes présentées ici pourraient être élargies à l'iconographie et aux sources littéraires (on songe notamment à la littérature profane des *novelle* italiennes des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles).

Au plan épistémologique, nous avons également bien senti l'anachronisme de la position de l'historien immergé dans la société de consommation de masse. Pour s'en prémunir, il faut être particulièrement attentif aux états successifs des objets – le neuf/l'usagé, mais également à leur emploi après consommation, comme l'a montré l'exemple de cruches retaillées pour servir de gamelles à Tremblay-en-France au XI<sup>e</sup> siècle (Ravoire). L'autoconsommation pose également des problèmes épistémologiques importants dans la mesure où elle ne laisse pas de traces discernables de la production sur le terrain rural en dehors des rares restes de cuisine et des dépôts de rejets alimentaires dont la consommation in situ est avérée, et les aliments stockés pour être consommés sur place, pour servir de réserve, ou pour être emportés comme surplus enlevés aux paysans ou comme marchandises (*cash crops*) vendues par les paysans eux-mêmes. La richesse des sources permet, une fois encore, de dresser un tableau très riche de ce qui était consommé dans les campagnes anglaises. Celui-ci rappelle utilement qu'on ne peut pas réduire la consommation « paysanne » à l'autoconsommation des produits de subsistance. L'économie villageoise ne se réduit pas à l'autarcie comme le souligne Dyer pour l'Angleterre depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, grâce aux témoignages exceptionnels des décisions de justice des tribunaux domaniaux, les *courts rolls*, qui livrent des inventaires à l'occasion des départs ou des décès de tenanciers. Complétées par l'archéologie, ces données illustrent la présence d'objets qui ne sont pas fabriqués par les paysans eux-mêmes, mais par des artisans installés dans le village ou dans les bourgs de marché. En sus de la couverture des besoins primaires (nourriture, vêtements, literie), l'accès à la terre implique en effet l'acquisition et la consommation du capital d'exploitation mobilier (les *principalia* des inventaires de saisie ou après décès). Dans l'Angleterre des XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, ce poste représente 80 % de la valeur des biens meubles, charrettes, outils en métal, animaux, coffres, etc.) (Dyer).

---

<sup>6</sup> <http://www.cnrtl.fr/definition/consommée> (date de consultation : juin 2017).

<sup>7</sup> Voir N. Mahé-Hourlier, S. Poignant (éd.), *Archéologie du village, archéologie dans le village dans le nord de la France (V<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Saint-Germain-en-Laye, 2013 (Mémoires de l'Association française d'archéologie mérovingienne, 29).

<sup>8</sup> Voyez récemment C. Knipper et al., « Superior in life – Superior in death », *Current Anthropology*, 2015 (sous-*presse*).

La place de l'autosubsistance est venue hanter les interrogations de la plupart des participants pour les périodes antérieures à la « révolution industrielle » de DeVries. Déborde-t-elle le domaine alimentaire ? La production du ménage d'agriculteurs lui est-elle entièrement destinée, avant prélèvements ? Quelle est la part de la marchandise dans les objets du quotidien ? L'utilisation précoce de la monnaie dans les régions agricoles impliquées dans la production de « cash crops » comme le vin au haut Moyen Âge, ou les matières premières de la production textile, implique des cultures matérielles et des manières différentes de consommer dans laquelle la place de la marchandise peut être assez tôt importante. L'autosubsistance principalement dans le domaine alimentaire (où la fluctuation saisonnière des prix et l'irrégularité des rendements constituent des risques très forts) est un objectif commun des villageois, mais les tenanciers moyens et gros y réussissent mieux que les petits. Il existe un consensus sur des marqueurs sociaux de consommation alimentaire pour les viandes : au bas de l'échelle sociale, bœuf, animaux usés et âgés rentrent dans les circuits de l'autoconsommation, vers le haut, porc, animaux chassés ou importés, paon, castor, huîtres, esturgeons proviennent de l'extorsion des surplus, des activités de prédation ou du commerce (Ruas, Clavel). Cette différenciation sociale en consommateurs est moins perceptible pour les restes archéologiques végétaux. Pourtant, les classifications relevées par Montanari restent valables : menus grains, millet, sorgho, alimentation paysanne (~~pas dans les redevances~~), par opposition aux grains à pain et par ailleurs, aux plus valorisés d'entre eux<sup>9</sup>. Au plan archéologique, les objets semblent théoriquement moins difficiles à distinguer socialement. Toutefois, l'objet qui sort de l'ordinaire ou provient de l'extérieur est presque toujours associé à des pratiques élitaires, extra-paysannes, sans tenir compte de la richesse des échanges directs entre communautés rurales, notamment dans les zones de contact entre régions écologiques contrastées (rives maritimes, lisières des forêts, etc.). Il faudrait dresser un inventaire, non prédéterminé par la typologie des élites trop souvent utilisée comme grille d'interprétation archéologique, des marqueurs de qualité de la vie domestique et des marqueurs de rang dans les sites ruraux<sup>10</sup>. Toutefois, cet effort reste encore trop souvent infructueux. Au-delà des objets individuels, notons également que la communauté rurale a également cherché à se distinguer, notamment en marquant le paysage par des bâtiments à dimension communautaire financés collectivement, église, salle paroissiale, halle, etc.

## Où se procurer les biens à consommer ?

Pour la couverture des besoins alimentaires de base, le recours aux stocks domestiques ou collectifs (silos, greniers communaux et paroissiaux, etc.) reste la principale ressource villageoise durant toute la période observée. Le phénomène de la boutique de village devrait être observé avant l'époque moderne (Villeret) dans une perspective diachronique et régionale plus large, en précisant sa spécificité et son rôle dans la diffusion des nouveautés. Le marché reste un lieu important pour les produits non-alimentaires (mais les discussions ont également abordé l'achat de semences en ville par des paysans). Sa localisation doit être cartographiée : à l'échelon du village, du petit pays et du bourg, de la région.

<sup>9</sup> M. Montanari, *L'alimentazione contadina nell'alto Medioevo*, Napoli, 1979.

<sup>10</sup> La question est clairement posée par C. Loveluck, *Northwest Europe in the Early Middle Ages, c. AD 600-1150. A comparative archaeology*, Cambridge, 2013, pour qui beaucoup de marqueurs archéologiques associés aux strates inférieures de l'aristocratie rurale devraient être réinterprétés comme les traces des strates supérieures de la paysannerie. Mais cette proposition de révision est seulement en cours. Elle ne tient sans doute pas assez compte de la porosité entre ces deux couches sociales. On peut songer notamment à ces « nobles de campagne » bretons évoqués dans son autobiographie par Ernest Renan la figure d'un de ces « nobles de campagne » breton évoqué dans ses souvenirs d'enfance par Ernest Renan : « C'était des paysans comme les autres, mais chefs des autres ». Celui de Trédarzec (France, Côtes-d'Armor) était réputé pour son don inné de guérisseur et survivait dans son manoir en broyant le lin. E. Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, 1959, p. 26-27.

Suivant quelle structuration et quelle hiérarchie spatiale ? La circulation vers les choses à consommer n'obéit pas au principe de centralité popularisé par la géographie humaine ~~à partir des critères de centralité~~ ; visualisée dans les sociétés de la montagne, la circulation des consommateurs et celles des objets se fait selon des systèmes d'échanges qui échappent à une organisation hiérarchique centralisée par les lieux centraux, mais fonctionnent fréquemment par l'intermédiaire des contacts directs entre communautés rurales (Radeff, Nicolas). Ce sont fréquemment des contraintes de production comme pour le textile (drapiers) et la confection (tailleurs, couturières), concentrés dans des petites villes dans la Catalogne des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles qui sous-tendent une certaine hiérarchisation des échanges (To Figueiras). Où se rend-on pour consommer ? Autour du foyer domestique, bien entendu, pour l'alimentation, mais également ailleurs dans le village, dans des lieux dédiés à la consommation de façon occasionnelle (églises, halles, etc.) ou permanente (taverne), seul, en famille ou en groupe, à l'occasion de repas occasionnels ou de festivités (repas offerts par le seigneur, fêtes villageoises après les moissons, repas de confraternités, de noces, etc. ~~repas seigneuriaux, fêtes, confraternités, etc.~~). Où se procurer ce que l'on consomme ? : dans les stocks domestiques, dans les tavernes qui font fréquemment débit de boissons (Brumont) ou d'aliments préparés, même au village, mais également dans les espaces du sauvage, pour des activités relevant de la gratuité ou des droits d'usage, glanage, ramassage, grappillage, etc. La part du sauvage dans la consommation alimentaire varie en fonction du milieu écologique et des couches sociales, apportant de quoi survivre ou collecter pour la revente aux catégories les plus faibles de la population (femmes, enfants), comme l'a montré l'étude de communautés locales du littoral charentais en soulignant l'apport sans doute essentiel des coquillages marins, certains ramassés pour être vendus (huitres), d'autres consommés localement (petits coquillages comme les scrobiculaires et les patelles) ~~dans le régime alimentaire~~ (Le Goff).

## **Quels moyens et quels objectifs ?**

On ne reviendra pas ici sur l'importance de distinguer et de cerner avec le plus de précision possible et sans a priori la sphère de l'autoconsommation, enchaînant production et consommation, de celle de l'achat et de la marchandise, en ne négligeant pas les autres modalités de l'échange informel, gratuité, don, contrebande, vol.

L'intitulé des journées posait judicieusement la question de l'étendue de l'économie de subsistance (le nécessaire) dans les sociétés rurales médiévales et modernes. Il semble que celle-ci n'a jamais envahi la totalité de la sphère des échanges, même durant le haut Moyen Âge. Si l'on mange, évidemment, pour (sur)vivre – le nécessaire s'exprimant par la ration quotidienne – quelle place occupe le superflu ? Manger plus que le nécessaire (la graisse accumulée par l'organisme peut être selon les systèmes de civilisation une réserve ou un marqueur social) ; manger mieux, par la variété, l'appât, le goût pour la nouveauté. Une part importante des achats de produits de consommation sert à assurer la reproduction du ménage agricole et de ses moyens de production, notamment dans la constitution du trousseau qui prépare le mariage des filles, dont on aimerait également connaître la chronologie d'apparition et de diffusion dans les sociétés rurales médiévales. Beaucoup d'achats (vêtements, literie, objets ornementaux) constituent également une réserve mobilière utilisée par la famille, de préférence à l'argent pour servir de gages (To Figueiras). Le village constitue une société d'interconnaissance, de transparence dans laquelle chacun sait qui consomme quoi. Il est donc inévitable que les objets constituent des éléments importants de compétition et d'affirmation du rang. La question des valeurs traditionnelles de la culture paysanne a été également abordée – frugalité, épargne, recyclage. Celles-ci constituent en effet des réalités observables, notamment par l'archéologue. Elles sont également reflétées dans d'autres groupements comme les moines qui en font des valeurs d'élection et pas des contraintes. Georges Duby

l'avait signalé à propos des objets en métal notamment. Mais il ne faut sans doute pas tomber dans une vision réductrice des « valeurs traditionnelles » paysannes, souvent alimentée par la société englobante (de quelle culture opérante s'agit-il dans les lois somptuaires, indigène ou normée par les puissants ?). Dans la culture du luxe et du superflu, le désir de confort, l'émulation des modèles de comportement des classes supérieures, le désir de s'élever au-dessus de son rang sont certainement alimentés par les contacts entre la société paysanne et les strates supérieures de non-paysans, de plus en plus fréquents à l'échelon du village. Il faut cependant éviter d'interpréter ces signes exclusivement selon le canevas d'explication d'une circulation des modèles culturels du haut vers le bas très répandu chez beaucoup d'historiens. Pour Dyer, il existe une culture commune partagée par les paysans et les possédants non-paysans, mais on ne peut pas parler à son propos d'hégémonie culturelle de la part de ces derniers (au sens de Gramsci). Ici également, il faut se garder de l'abus de l'adjectif « paysan » comme référent social homogène. Le paradoxe de la culture paysanne est d'être locale (par exemple, dans les traditions architecturales) mais constituée avec des marchandises souvent importées et réinterprétées spontanément.

### **Comment ?**

Cette question a été peu abordée durant les journées. On songe au problème de la connaissance et de la fixation des prix. L'achat impulsif existe-t-il ? Il faut prendre en compte l'existence de dynamiques entre le consommateur et l'objet différentes entre les activités de colportage, par exemple (l'objet vient au village) et l'acquisition par le marché (le consommateur va à l'objet). Qui ou comment ? La part prépondérante des femmes dans nombre d'achats d'objet de consommation (sans parler de leur place importante dans la vente) a été judicieusement soulignée (To Figueiras).

### **Quand ?**

Enfin, le calendrier de la consommation devrait faire l'objet d'interrogations systématiques tant au niveau de l'acquisition que de la consommation : quotidien, hebdomadaire, saisonnier, annuel. Cet effort permet d'élaborer une typologie à double entrée qui peut être étudiée, par exemple, avec les livres de raison de la période moderne : quoi s'acquiert ; quoi se consomme et quand. Leur rythme et leur temporalité variaient en fonction de la position des acteurs sociaux (y compris à l'intérieur de la société villageoise). La consommation paysanne se fait dans l'instant, ce qui rend le recours au crédit et la vente précoce des fruits de l'exploitation incontournables ; le seigneur consomme dans la durée. Elle est également déterminée par l'intention : objets acquis comme gages potentiels, dot, trousseau, terre pour établir ses enfants constituent des investissements essentiels pour les paysans.

D'une manière plus synthétique, les journées n'ont pas permis de « régler » la question du caractère de subsistance des économies paysannes. Malthus et Ricardo ne sont jamais éloignés, comme on l'a fait remarquer à propos de la Flandre médiévale considérée par Éric Thoen comme le modèle d'une « survival economy » de type malthusien, accentuant le caractère structurel de la division villes-campagnes. Dans ce cadre, consommation et culture matérielles semblent l'apanage des villes, avec éventuellement des contagions top-down vers les campagnes favorisées par les axes de circulation et d'échange avec les campagnes. À propos, certes, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, E. P. Thompson a mis l'accent sur l'importance que les ruraux accordent à l'investissement dans une culture matérielle qui conserve sa valeur, au profit de la culture de l'éphémère.

L'histoire de la consommation paysanne n'est pas linéaire ! La cassure, l'inflexion ne se situe pas forcément quand elle serait attendue, à la suite de la crise du XIV<sup>e</sup> siècle. La question de la démocratisation de la consommation doit être abordée avec des indicateurs qui ne soient pas univoques : utilisation de la pierre, chère au XIV<sup>e</sup> siècle, dans la construction après une chute importante de prix en Espagne au XV<sup>e</sup> siècle (Furió), augmentation de la qualité ou de la quantité, notamment dans la céramique, où le retour à la production de masse intervient dès le XIII<sup>e</sup> siècle en Angleterre (ustensiles à cuire) (Dyer). Ces phénomènes soulignent l'intérêt d'une vision diachronique des grandes typologies d'objets de consommation qui tiennent compte de leur place relative dans la production, la circulation des marchandises. Vue de l'Antiquité, la consommation de céramiques au haut Moyen Âge est quasi inexistante comme le montre la comparaison entre les sites ruraux de la fin de l'Antiquité et leurs homologues du haut Moyen Âge. Un habitat rural antique « produit » à la fouille des milliers de tessons de céramique importée et des centaines de pièces de monnaies, là où son homologue du haut Moyen Âge laisse à l'archéologue de rares pièces de vaisselle produites localement à la main et quelques ~~rares~~ monnaies<sup>11</sup>. Le matériel céramique altomédiéval est concentré sur les pots à cuire et à conserver ; la vaisselle de table, même dans les sites aristocratiques, est rare et peu évoluée du point de vue de la variété des formes et de la décoration. Ce phénomène peut être relié avec l'utilisation du bois pour les ustensiles de service et pour la table comme l'illustre les inventaires des résidences royales carolingiennes du Nord de la France, liées au capitulaire *de villis*. D'après les fouilles de Tremblay-en-France, ce « haut Moyen Âge » céramologique se prolonge jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle. Le début du deuxième millénaire est le point de départ d'une diversification typologique et d'une lente montée des usages touchant d'abord la cuisine et la conservation des aliments, pour gagner la table, qui constitue le lieu principal de distinction pour de tels objets. En France, le point de départ de la consommation de masse dans les campagnes appartient au XV<sup>e</sup> siècle pour la céramique, au XVI<sup>e</sup> pour le verre, au XVIII<sup>e</sup>, pour la vaisselle de toilette et les ustensiles à cuire en métal. Il serait intéressant de mener une approche comparée avec des régions de relations intenses villes-campagnes comme l'Italie centro-septentrionale.

Dans la longue durée, l'histoire des pratiques de consommation paysannes s'inscrit vraisemblablement dans la délocalisation et l'essor progressif des marchandises. Les sociétés paysannes qui se mettent en place dans toute la région durant les V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles, avec la dislocation progressive de l'économie-monde romaine sont caractérisées par des activités de polyculture, d'élevage et de production artisanale domestique qui mettent l'accent sur des logiques de production/autoconsommation. La simplification technologique et la circulation locale des produits (i.e. *commodities*) sont particulièrement marquées pour tout ce qui concerne l'habitation et la vie des populations à la campagne. Matériaux, mobilier et ustensiles courants en bois, matières textiles pour l'habillement sont produits par et à l'intérieur de la cellule familiale comme en témoigne l'évolution des techniques de construction et la dispersion des objets liés au tissage dans les sites d'habitat du haut Moyen Âge. Toutefois, même durant cette première période, la présence dans les dépôts funéraires de pièces d'artisanat métallique de qualité et d'ornements et la circulation d'objets en os et en verre et de céramiques produites dans des centres urbains ou par des ateliers itinérants témoigne de la pénétration de ceux-ci dans les strates favorisées de la société rurale, mais ces éléments sont sans commune mesure avec le degré de commercialisation élevé mesuré avant les invasions « barbares ». L'archéologie montre également la présence d'artisans spécialisés comme les forgerons ou les meuniers à l'échelle du village, ce qui confirme la présence de non-ruraux en son sein et suggère des échanges et des modalités de consommation entre eux et les paysans qui ont accès par la propriété ou la tenure à la terre et à la maîtrise de la

---

<sup>11</sup> B. Ward-Perkins, *The fall of Rome and the decline of civilization*, Oxford, 2005.

production agricole. Il faudra évaluer dans quelle mesure la pression féodale sur l'extorsion des surplus et du travail paysan, qui s'accroît déjà dans certaines régions comme le cœur de l'empire franc entre Seine et Rhin dès le VIII<sup>e</sup> siècle, a contribué à élargir ou à diminuer l'importance de l'autosubsistance dans la consommation.

La question de la demande (moteur principal de la production de masse chez de Vries) est loin d'être réglée. Est-ce la production de masse qui développe la demande ou l'inverse ? D'après Bruno Blondé, la relation entre croissance économique et changement des attitudes de consommation n'est pas claire et vraisemblablement diverse et complexe ! Quelle place (et avec quel degré d'autonomie politique et culturelle) occupe la demande « paysanne » comme moteur de l'économie ? Ici également, Antoni Furió montre qu'il faut éviter toute vision linéaire et évolutionniste de l'histoire (on « consommerait plus et mieux dans les campagnes » au XIX<sup>e</sup> qu'au XIV<sup>e</sup> siècle !). Mentionnons les travaux de Thompson qui montrent la disparition à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle de la « Merry Old England » dans les campagnes anglaises, avec la disparition des industries rurales et des artisans sous l'effet de la mécanisation et de la prolétarianisation de la production industrielle<sup>12</sup>. Furió met judicieusement en garde contre la propension des historiens à considérer le paysan comme un sujet passif. Or, des innovations comme la culture du mûrier qui se substitue au blé sont nées à la suite d'innovations paysannes dans le Nord de l'Espagne. Cette origine paysanne des pratiques ou des cultures nouvelles a également été avancée pour le haut Moyen Âge pour la diffusion de pratiques (rotations triennales) ou de cultures nouvelles (seigle, avoine). Il n'y a donc pas substantiellement d'aversion naturelle pour le risque ou pour l'innovation. Le conservatisme traditionnaliste est plutôt à chercher à l'époque médiévale du côté seigneurial (Furió).

Notons enfin que la notion de « superflu » est variable, car relative, comme le montrent les études contemporaines qui lient pauvreté et choix de consommation. Dans un environnement économique marqué par la malnutrition endémique, les premiers investissements en cas d'amélioration du standard de vie ne vont pas mécaniquement vers une nourriture plus variée et de meilleure qualité, mais vers d'autres objets socialement surévalués<sup>13</sup>. La définition des économies préindustrielles (avant l'émergence de la société de consommation de masse contemporaine) comme des économies du manque et de la frugalité ne peut pas éliminer la dimension et les choix culturels en matière de consommation, quels que soient les standards de vie dans un environnement donné entre le relatif (ce qui est consommé) et l'absolu (que rêve-t-on de consommer ?), en faisant la part du désir et de la frustration.

---

<sup>12</sup> E. P. Thompson, *The making of the English working class*, New York, 1963.

<sup>13</sup> Voir les remarques formulées par A. V. Banerjee, E. Duflo, *Repenser la pauvreté*, Paris, 2012.